

Maruschka Detmers Le cinéma par excellence

Michel Buruiana

Numéro 31-32, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22090ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Buruiana, M. (1987). Maruschka Detmers : le cinéma par excellence. *24 images*, (31-32), 48-50.

MARUSCHKA DETMERS

Le cinéma par excellence

Michel Buruiana

— *Marushka, pourquoi le cinéma et pas autre chose?*

— C'est une chose qui me paraît absolument normale et logique aujourd'hui, dans mon état actuel. J'ai envie de faire quelque chose suite à un désir profond jaillissant du fond de mon cœur. Il y a très peu de gens aujourd'hui qui font du cinéma de tout leur cœur.

— *Qu'est-ce qui a produit ce déclic face au cinéma?*

— Le cinéma n'a pas été un choix véritable. Ça a été un phénomène qui a croisé mon chemin et je l'ai saisi au vol. Peut-être que j'ai eu besoin de lui, ou lui de moi.

— *Quels ont été vos premiers contacts avec le milieu?*

— Quand je suis arrivée à Paris, je ne parlais pas un mot de français. Je viens de Schoonebeek, un petit village de Hollande. J'avais très envie de connaître Paris, et la France, de voir des choses et d'apprendre.

Comme je n'avais pas les moyens de le faire, je me suis engagée comme fille à tout faire dans une famille où je prenais soin des enfants. Mes problèmes d'hébergement, de nourriture et d'argent de poche étaient réglés. Je n'avais pas d'idées préconçues, ni d'idées sur ce que j'allais faire. Quand j'étais étudiante en Hollande, rien ne m'attirait en particulier. À Paris, comme j'avais un peu de temps libre le soir, je me suis inscrite à des cours de danse que j'ai suivis pendant un certain temps. Et un jour, je me suis dit que je devrais essayer le théâtre. C'était aussi un moyen comme un autre d'apprendre le français, et je n'avais rien à perdre.

Je me suis inscrite au Cours Florent, qui est un cours payant. Une fois par an, il y a une sorte de concours où l'on choisit les vingt-et-un meilleurs candidats, qui auront le privilège de suivre les cours gratuitement. Au moment de la pré-sélection, il y avait 750 candidats. Ce qui est très drôle, c'est que je suis arrivée bonne première, avec mon dictionnaire à la main. Cette réussite m'a vraiment donné le goût de me surpasser.

— *Vous avez débuté dans **Prénom Carmen** de Godard.*

— Toute une série d'agents venaient au cours Florent pour dénicher les perles rares. C'est ainsi que j'ai découvert une femme extraordinaire, Myriam Bru, qui est devenue mon agent, et qui j'espère le restera. C'est aux côtés de Francis Huster, mon professeur au cours Florent, que j'ai fait ma première apparition dans **Le Faucon** de Paul Boujenah. Je dois mon premier grand rôle **Prénom Carmen** à une entente entre Myriam Bru et Dominique Besnehard, le fameux directeur de casting. Je dois peut-être cette chance au fait qu'Isabelle Adjani ait abandonné le projet.

— *Quel a été votre rapport avec Godard?*

— Quand on m'a présentée à Godard, je ne savais même pas qui il était. Très vite, je me suis rendu compte que c'était un homme habité par une grande conscience, un bonhomme devant lequel on n'a pas besoin de parler. Il a tout, sauf peut-être la gentillesse. La relation avec Godard, est une relation d'amour-haine. C'est un homme extraordinaire.

— *Vous enchaînez avec la série de télévision allemande **Via Mala** qui vous vaut le titre d'actrice la plus populaire de l'année.*

— Une série qui m'a beaucoup apporté sur tous les plans, où j'ai beaucoup appris. Pendant quatre mois on a tourné dans des conditions très pénibles. On m'obligeait à rester seize heures d'affilée dans la neige, avec des vêtements d'été. Je n'avais rien à boire, même pas une tasse de café, c'était épuisant, c'était l'enfer. Pour la première fois, j'ai éprouvé une drôle de sensation. En jouant le rôle de Sylvie, je me suis tellement investie dans le personnage qu'il me hantait après la fin du tournage. J'ai ressenti un grand vide.

— *Qu'a représenté pour vous **La Pirate** de Doillon?*

— Ça a été une expérience intense, pas joyeuse, mais intense. Doillon manifestait une volonté extrême de faire ce film. Il m'a approchée presque timidement, et m'a expliqué sa vision avec beaucoup de maladresses, en s'excusant tout le temps. Malgré cela, il m'a inspiré une confiance absolue.

— *Quel souvenir gardez-vous du film de Gérard Oury **Le Serpent à plumes**?*

— Ce film a été pour ainsi dire mon premier contact avec la comédie. J'ai soudain réalisé qu'il était beaucoup plus difficile de passer de la gravité à la légèreté que l'inverse. La comédie demande une grande humilité parce qu'on n'est qu'un rouage, un élément de la grande machine et qu'on n'a jamais l'impression de porter la responsabilité d'un rôle dramatique. Comme j'aime rire et faire rire, **Le Serpent à plumes** a été une expérience fascinante. De plus, travailler avec Oury a été très bénéfique pour moi.

— *On en arrive à votre dernier film, qui a fait scandale, **Le Diable au corps** de Bellocchio.*

— Le scandale est dans la tête des gens. On s'imagine qu'il existe des vérités universelles, on décide souvent que dans la vie telle chose est valable, telle autre pas. On manque de souplesse d'esprit, et souvent, on a des vues assez étroites. Ce n'est pas mon cas.

— *Comment êtes-vous arrivée à faire ce film?*

— Au tout début, je pense que Bellocchio voulait avoir Isabelle Adjani, mais apparemment, elle avait des exigences trop élevées. Le producteur français, Eric Heumann a fait visionner une copie de **La Pirate** à Bellocchio, en lui suggérant de m'employer. Selon certains, ça a été le coup de foudre. Pour moi, ce film a représenté une expérience absolument unique. Au début, nos rapports étaient difficiles. Il n'y avait pas beaucoup de communication. Pour Bellocchio, la femme est un mystère, et le film est le fruit d'une recherche minutieuse qu'il a faite en compagnie du psychiatre italien Massimo Fagioli. Ce film représentait pour lui un défi puisqu'il s'agissait d'adapter le roman de Radiguet, de le transposer dans l'Italie d'aujourd'hui, de s'intéresser à l'adolescence en tant que dernier sursaut de spontanéité, d'étudier le mécanisme complexe de l'amour ainsi que certains aspects de la folie comme la stupeur dépressive, etc.



▲ Avec Federico Pitzalis dans *Le Diable au corps*



— Aviez-vous lu le roman de Radiguet?

— *Le Diable au corps* est un des premiers livres que j'ai lus à mon arrivée en France. Par contre, je ne l'ai pas relu, et à aucun moment je n'ai eu d'idée préconçue quant au personnage. J'ai essayé d'avoir l'esprit libre et d'être à l'écoute de Bellochio, de sa perception. Quand je fais confiance à un réalisateur, je réduis en quelque sorte mon horizon.

— Quelle a été votre part de choix dans vos rapports avec Bellochio et Fagioli?

— Le travail qu'on a fait était très intense. Ça se passait souvent la nuit, et on préparait le travail une journée à l'avance. On arrivait au tournage en situation d'urgence, avec la volonté de se surpasser. Massimo Fagioli s'est rendu indispensable. Nous avons discuté des nuits entières, et il me donnait toutes sortes d'indications. Je devais aller jusqu'à la limite de la folie. Dans la folie, il n'y a pas de sentiments. On se sent partir. On doit aussi éprouver certaines sensations. Je me souviens d'une scène en particulier où je dois avoir la bouche sèche. Fagioli a fait certains transferts que je ne pourrais pas expliquer, mais le fait est qu'à la fin, j'avais la bouche sèche. Tant Bellochio que Fagioli ont réalisé un travail de main de maître, et ce n'est que comme ça que je peux expliquer la réussite totale de nos rapports, réussite qui se reflète dans le film.

— On a accusé Bellochio de laisser aller son film et en même temps d'utiliser un psychiatre à un moment où éclatait en Italie le scandale de certains psychiatres charlatans.

— Je peux dire que Bellochio n'a jamais perdu la direction de son film et que Fagioli a été pour nous une sorte de moteur qui nous a animés et qui nous a fait avancer chaque fois que nous éprouvions un blocage. Son aide a été précieuse pour tout le monde et il m'a souvent éclairée. Quant aux scandales, vous savez tout autant que moi que c'est la chose la plus facile à déclencher.

— Le film a été censuré dans quelques pays, interdits dans d'autres. On vous a accusés, Bellochio et vous, de violer toutes les lois de la morale.

— Quand j'entends parler de moralité en danger, j'ai envie de rire. Il y a tellement de pornographie qui circule! Personnellement, je suis opposée à toute forme de pornographie parce que l'être humain s'y retrouve toujours seul. Par contre, l'amour est une chose merveilleuse qui se vit conjointement. Les émotions sont plus nues que les corps. Je suis moi-même en faveur d'une certaine censure. Si j'avais un enfant, je ne le laisserais pas regarder la télé, non pas à cause de ce qu'il pourrait y voir, mais parce que la télévision vous coupe du monde et dresse des barrières face à la vie.

— La scène de la fellation a fait couler beaucoup d'encre!

— Quand Bellochio nous a en parlé au cours du tournage, j'étais un peu embarrassée. J'y ai longuement réfléchi. Après les explications de Fagioli, et suite à un entretien avec mon partenaire Pitzalis, nous nous sommes rendu compte de la nécessité de cette scène. On a donc décidé de la faire, et de refuser qu'elle fasse partie du film si nous y trouvions le moindre élément pornographique. Lors du visionnement, cette scène s'est imposée, et nous nous sommes aperçu qu'elle faisait partie intégrante du film. Les journalistes ont eu l'impression que la scène était demandée par les producteurs pour faire scandale, et aider la vente du film. C'est faux. Je pense que cette scène a marqué le point culminant d'un travail intense d'analyse de certains comportements humains, et qu'elle a été le fruit de cet élan honnête de la part de toute l'équipe. Je n'aurais jamais accepté de tourner ce genre de scène de façon gratuite. D'ailleurs je me suis opposée à ce qu'elle soit reproduite sur l'affiche, parce que cela risquait de fausser la vision du spectateur.



Maruschka Detmers et Michel Buruiana

— Ne pensez-vous pas que cette scène risque de faire du tort à votre carrière?

— Absolument pas! D'ailleurs, j'ai reçu une quantité incroyable de scénarios et d'offres. J'ai tout refusé à cause de la gratuité des propos, et du manque d'imagination des intéressés. En Europe, on n'imagine pas qu'une actrice ne se déshabille pas. Moi, je n'imagine pas aujourd'hui de le faire de façon gratuite. Je ne veux pas faire des films pour faire des films. Je m'investis dans ce que je crois profondément. La réussite de ma vie passe avant celle de ma carrière.

— Et qu'est-ce que cela signifie réussir votre vie?

— C'est difficile à expliquer. Vivre uniquement pour gagner de l'argent me paraît ridicule. Réussir ma vie, c'est acquérir plusieurs dimensions.

— Comment acquérir ces dimensions?

— Je lis beaucoup, énormément!

— Vous identifiez-vous à des théories particulières?

— Je n'ai pas de maître à penser. Je lis à droite, à gauche, et je me rends compte que toutes les théories, que tous les mouvements de masse ont des choses en commun. À l'origine, il y a une force spirituelle.

— Êtes-vous croyante?

— Absolument pas! Pas dans le sens religieux. Chez moi, il y a un mélange de Don Juan, de la Bible et de Winnie the Pooh. Je fais ce travail spirituel pour moi.

— Vous parlez plusieurs langues?

— Je parle couramment le néerlandais, le français, l'anglais, l'espagnol et un peu l'italien. J'ai de la facilité pour les langues, et j'en suis heureuse, car dans la vie, je ne peux pas imaginer la notion de limite, de frontière. J'aime bouger, je ne vis jamais à la même place. J'adore communiquer.

— Avez-vous des espoirs secrets?

— Oui, celui d'écrire. Je ne sais pas pourquoi les gens écrivent, mais je suis fascinée par le fait de pouvoir transmettre des choses juste avec des mots. C'est pour moi un grand art.

— Actuellement, vous vivez au Mexique?

— Oui. C'est pour moi la seule façon de m'éloigner, de prendre du recul par rapport à ce que je veux vivre. Pour ressurgir, il faut disparaître.